



ANTOINE COMPAGNON

Le cas
Bernard Faÿ
du Collège de France à l'indignité nationale

Extrait de la publication

Gallimard

La Suite des temps

ANTOINE COMPAGNON

LE CAS
BERNARD FAÏ

Du Collège de France à l'indignité nationale

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

PRÉFACE

Quinze minutes de célébrité

Le destin de Bernard Faÿ m'intriguait depuis longtemps sans qu'à vrai dire j'aie su grand-chose de sa vie, sinon qu'il dirigea la Bibliothèque nationale sous l'Occupation. Auparavant, il avait enseigné à l'université Columbia, à New York, et à Paris, au Collège de France, deux maisons où je l'ai suivi quelques dizaines d'années plus tard et qui me tiennent naturellement à cœur. Mais j'ignorais à peu près tout de ses antécédents et du trajet personnel, intellectuel, politique qui l'avait conduit à Columbia, où j'ai consulté jadis son dossier, puis au Collège de France et à la BN, ainsi que de la suite de ses aventures.

Cet homme n'a pas une bonne réputation. Il appartient à la génération de mes grands-pères, que je n'ai pas connus, tous deux ayant disparu entre 1940 et 1945. Les gens de mon âge, nés après la Libération, élevés au temps de l'Indochine, de l'Algérie et du Vietnam, ayant grandi dans la certitude que, comme leurs aînés, ils feraient tôt ou tard l'expérience de la guerre, de la mort à vingt ans, marqués par la lecture de Sartre durant leur adolescence, resteront toujours hantés par une question existentielle insoluble : comment aurions-nous agi entre 1940 et 1944 ? Comment me serais-je moi-même comporté ? Même quand vos parents ont combattu l'occupant, ont été blessés, ont connu la prison, allez savoir ! Toutes les familles se sont divisées, y compris celle de Faÿ. Me serais-je engagé ? Du bon côté ?

J'étais persuadé qu'un jour ou l'autre une occasion se présenterait de m'intéresser de plus près à Bernard Faÿ. Puis, coup sur coup, deux lectures inattendues m'ont incité à le faire sans plus tarder. L'hiver dernier, au cours d'un dîner à New York, ma voisine, la poétesse Maureen McLane, me recommanda un petit livre qui venait

de paraître : *Two Lives. Gertrude and Alice*, par Janet Malcolm¹. L'auteur, journaliste au *New Yorker*, y mène un reportage au rythme alerte sur la papesse du modernisme international durant la première moitié du xx^e siècle, Gertrude Stein, et sur sa compagne fidèle, Alice Toklas. Elle se demande en particulier comment ces deux femmes, toutes deux américaines et juives, qui s'étaient installées en France bien avant la Grande Guerre et qui refusèrent de la quitter en 1940, se débrouillèrent pour traverser sans encombre les quatre années mauvaises qui suivirent. Il se trouve que Faÿ, notable du régime de Vichy, veilla probablement sur leur sort.

L'ouvrage de Janet Malcolm me remet en mémoire un autre livre qui mentionnait l'action de Bernard Faÿ comme administrateur général de la BN entre 1940 et 1944, en français celui-ci, dont j'avais entrevu un compte rendu un an plus tôt dans *Le Monde* sans m'y arrêter et que je me procurai aussitôt revenu à Paris : *L'Amour des bibliothèques*, par Jean-Marie Goulemot². Cet éminent historien de la littérature française, spécialiste réputé des Lumières, y médite librement sur sa longue expérience des bibliothèques du monde entier, au premier rang desquelles la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu que j'ai moi aussi assidûment fréquentée et beaucoup aimée. De fil en aiguille, Goulemot en vient à se demander comment on vivait à la BN sous l'Occupation et à évoquer son patron.

Sans qu'il y eût rien à voir entre ces publications en provenance des deux rives de l'Atlantique, et toutes deux de genre anecdotique, elles me parurent aussi surprenantes l'une que l'autre par ce qu'elles rapportaient à propos de Faÿ. Par hasard, sans le chercher, Goulemot et Malcolm, le sage universitaire et la chroniqueuse pressée, avaient trouvé cet individu sur leur chemin, et cette rencontre improvisée les avait contraints à se lancer dans un détour en quête de quelques détails sur sa vie afin d'éclairer leurs différents sujets.

Faÿ fut l'administrateur général de la BN sous l'Occupation. Cela explique que Goulemot, usager quasi quotidien de ces lieux depuis plusieurs décennies, soit tombé sur son fantôme. Or Faÿ fut aussi un ami de Gertrude Stein et d'Alice Toklas, et vraisemblablement leur protecteur au cours des mêmes années obscures. Et c'est cela

1. New Haven, Connecticut, et Londres, Yale University Press, 2007. Voir le long compte rendu de Terry CASTLE, « Husbands and Wives », *The London Review of Books*, 13 décembre 2007.

2. Éd. du Seuil, 2006 (sauf mention contraire, le lieu d'édition est Paris).

qui oblige Malcolm, malgré qu'elle en ait, à parler un peu de lui en se pinçant le nez. Goulemot vise le patron de la BN, Malcolm l'intime de Stein et de Toklas, et chacun laisse dans l'ombre l'autre côté de l'homme — la BN ne compte pas du point de vue de Stein, ni Stein du point de vue de la BN —, mais les informations qu'ils livrent en passant sont si curieuses et contradictoires, et en même temps si inquiétantes, qu'il m'était difficile d'en rester là.

Ce livre-ci a donc commencé comme une recension des ouvrages de Malcolm et de Goulemot, mais plusieurs visites à la BN, aujourd'hui la « BnF », la Bibliothèque nationale de France, où je ne me rends jamais sans un serrement de cœur au souvenir de la rue de Richelieu, firent vite déborder la matière au-delà des quelques feuillets autorisés pour un article et me persuadèrent que l'histoire de Faÿ devait faire l'objet d'une étude plus fouillée. Je me suis autrefois penché sur le cas de quelques intellectuels qui eurent à s'engager dans l'affaire Dreyfus, comme Proust et Péguy, grands écrivains, classiques du *xx^e* siècle, ou Ferdinand Brunetière, Gustave Lanson, Julien Benda et Albert Thibaudet, critiques littéraires, professeurs et auteurs de moindre envergure, mais témoins emblématiques de la division de la France. Vichy représente la seconde alternative déterminante à laquelle furent soumis les écrivains et les intellectuels, ainsi que tous les Français, après l'affaire Dreyfus. Il était temps de m'occuper de cet homme dont je soupçonnais les sentiments confus et le cheminement compliqué en filigrane des livres de Goulemot et de Malcolm. Faÿ fut un individu peu recommandable et même très déplaisant, un intellectuel qui sacrifia la morale à la politique, mais son itinéraire reste profondément déconcertant, outre qu'il ne fut pas non plus sans quelques épisodes romanesques ni rebondissements passionnés. Les bons sentiments ne font pas les meilleures histoires.

J'ai cherché à le mieux connaître, en particulier son parcours entre les deux guerres, ses allées et venues entre la France et les États-Unis, ses oscillations entre l'avant-garde esthétique et le traditionalisme idéologique, afin de tenter de comprendre comment le professeur à Columbia et au Collège de France, le familier de Tzara ou de Picasso, était devenu un collaborateur de haut vol. Faÿ fut une personnalité omniprésente du monde parisien des arts et des lettres dans les années 1920 et 1930, lié non seulement à Gertrude Stein et à Alice Toklas, mais aux trois cents personnes dont Julien Green, autre de ses proches, disait qu'elles constituaient à l'époque le Tout-Paris

et qu'elles se voyaient tous les jours, dans les salons du faubourg Saint-Germain et les bars de Montparnasse.

Or, de nouveau à New York, j'avais à peu près bouclé mon enquête quand un courrier électronique de Jean-Yves Tadié, au courant de mon occupation, m'avertit qu'un épais ouvrage savant venait d'être publié à Paris — quelle tuile ! — qui consacrait à Faÿ une bonne centaine de pages : *Livres pillés, lectures surveillées. Les bibliothèques françaises sous l'Occupation*, par Martine Poulain¹. Jean-Marie Goulemot s'était déjà inspiré d'un article du même auteur sur la BN sous l'Occupation, mais le nouveau livre amplifiait considérablement les recherches antérieures. Il s'appuyait sur l'inventaire des documents de la BN relatifs à la gestion de Faÿ et sur le dépouillement du dossier d'instruction de son procès devant la cour de justice de la Seine en 1946. Était-ce la monographie définitive sur le personnage ? Épuisait-elle le sujet ? Rendait-elle mon portrait superflu ou au contraire relançait-elle mon travail ? Devais-je jeter l'éponge ou creuser mon sillon ?

Martine Poulain s'attache avant tout à décrire l'action de Faÿ à la tête de la BN ainsi que ses responsabilités dans la persécution des francs-maçons après qu'il fut chargé par Pétain, dès août 1940, de recueillir et d'exploiter à la BN les archives des loges maçonniques dissoutes, soit quatre années, d'août 1940 à août 1944, au milieu d'une longue vie, et moins de deux durant lesquelles il eut les coudees franches, jusqu'au retour au pouvoir de Pierre Laval en avril 1942, avec Abel Bonnard à l'Éducation nationale. En revanche, l'itinéraire de Faÿ entre les deux guerres ne relève pas de son propos, pas plus que ses nombreuses relations dans les milieux littéraires et mondains, parisiens et américains, les plus avancés par les goûts et les plus libérés par les mœurs. Par ailleurs, elle prononce son jugement avec l'assurance et la bonne conscience de l'historien éloigné des événements, si bien que les incertitudes des temps comme les ambiguïtés des hommes sont beaucoup oblitérées.

Après l'avoir lue, je continuai d'être intrigué par le caractère de Bernard Faÿ. Le détail de ses faits et gestes à la BN ou dans la lutte antimaçonnique me semble une péripétie moins insolite dans sa vie — ces quelques années sont ce qu'il y a de plus connu et de mieux documenté, sur lequel je reviendrai peu — que sa conversion du *Bœuf sur le toit* à la Révolution nationale, des libertés académi-

1. Gallimard, « Nrf Essais », 2008.

ques à la synarchie, ou de la haute littérature à la délation honteuse. Moi qui, par bonheur, n'ai connu ni l'affaire Dreyfus ni l'Occupation et qui n'ai jamais été placé devant un choix aussi grave, je ne me sens pas non plus capable du détachement de l'archiviste face aux erreurs de mes aînés. D'ailleurs, Faÿ n'a-t-il pas déjà été jugé et condamné ? Et même durement, plus sévèrement que ses commanditaires nazis qui surent se faire passer auprès des Anglais et des Américains pour de simples documentalistes. Après tout ce que j'ai lu de Faÿ et sur lui, plus que la collaboration, l'intelligence avec l'ennemi, les méfaits ou les crimes de l'agent probable, bon gré mal gré, de la Gestapo, ce sont la trahison de soi-même, l'infidélité à sa patrie, le reniement de sa jeunesse, le désaveu de la collégialité, ou le renoncement à l'amitié qui ne cessent de me troubler chez un homme tel que lui. Nous n'en aurons jamais fini d'être sidérés par les choix des uns et des autres durant ces années-là.

Ainsi Bernard Faÿ, que l'on avait jusqu'à présent choisi d'oublier, par exemple au Collège de France et à la Bibliothèque nationale où sa photographie manque dans les couloirs auprès de celles des professeurs ainsi que son nom sur les plaques de marbre parmi ceux des administrateurs, et où l'on ne parle jamais de lui qu'avec gêne, comme en chuchotant entre conspirateurs, aura connu un peu plus que les quinze minutes de célébrité auxquelles chacun, dit-on, a droit aujourd'hui. Pourtant, marchant sur les traces de Jean-Marie Goulemot et de Janet Malcolm, mais avec moins d'élégance qu'eux, complétant l'investigation de Martine Poulain, mais sans prétendre à la même érudition sur les autres périodes de la vie du personnage, mon propre portrait n'est pas encore la biographie exhaustive, à la manière française ou américaine, que l'étrangeté de sa traversée du XX^e siècle mériterait amplement¹.

Enfin, qu'il soit clair qu'il ne s'agira pas d'un plaidoyer. Je n'ai nulle sympathie pour Bernard Faÿ. Je l'ai suivi çà et là, avec attention mais sans amitié, et rien de ce que j'ai découvert n'a atténué ma réprobation. Mais un passionné de Proust passé au service de Pétain, un professeur au Collège de France accusé d'indignité natio-

1. Une universitaire américaine, Barbara E. WILL, prépare encore un livre sur Faÿ : *Unlikely Collaboration. Gertrude Stein, Bernard Faÿ, and the Vichy Dilemma*, dont elle a donné un aperçu dans un article : « Gertrude Stein, Bernard Faÿ, and the Ruthless Flowers of Friendship », *Modernism / Modernity*, vol. 15, n° 4, 2008, p. 647-663.

nale¹ et condamné aux travaux forcés à perpétuité, il fallait en savoir plus, tenter de comprendre. Je dois pourtant avouer qu'au bout du compte l'énigme de son funeste engagement et de son aveuglement entêté reste pour moi entière.

Paris-New York, décembre 2007-décembre 2008.

1. Voir Anne SIMONIN, *Le Déshonneur dans la République. Une histoire de l'indignité, 1791-1958*, Grasset, 2008.

Proust en Amérique

Bernard Faÿ (1893-1978) avait éveillé ma curiosité il y a bien longtemps pour une série de raisons d'apparence désordonnée. J'avais l'impression de le retrouver un peu partout sur mon chemin, mais toujours de manière fugitive et épisodique, sans penser à réunir les pointillés entre ses diverses incarnations, et sans même savoir comment prononcer correctement les trois lettres de son nom. Comme toute sa famille, je suppose qu'il détachait la voyelle finale de son patronyme — *Fa-ï* ou *Failli*, comme dans L'Haÿ-les-Roses ou Faÿ-lès-Nemours —, et qu'il tenait à ce signe de distinction bien que la prononciation ancienne fût plus probablement *Feyï*, en une seule syllabe.

Le premier motif de mon intérêt pour cet homme, c'est qu'il fréquenta Proust au lendemain de la Première Guerre mondiale, après le prix Goncourt qui fut décerné au nouveau grand écrivain en 1919, pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Faÿ lui rendit visite rue Hamelin, près de la place des États-Unis, où Proust vécut ses dernières années. En novembre 1921, Faÿ, avant de s'embarquer pour New York où il occupait un poste de chargé de cours à l'université Columbia, lui écrivit une lettre : « L'an dernier à Columbia University, plusieurs de mes étudiants et étudiantes m'ont manifesté l'intention de faire des études, travaux et thèses sur vous. Je voudrais encourager leurs efforts, mais auparavant, savoir ce que vous en pensez et dans quelle direction il faut les pousser¹. » Le missionnaire de la culture française s'enquérât auprès de Proust en personne des

1. Marcel PROUST, *Correspondance*, éd. Ph. Kolb, Plon, 1993, t. XX, p. 523.

sujets de recherche qu'il pourrait soumettre à ses jeunes étudiants américains. Rien ne vaut les renseignements que l'on obtient, comme on dit en anglais, « *straight from the horse's mouth* », et quelle source plus sûre que l'auteur en chair et en os ?

J'ai pris l'habitude de citer cette lettre sans me soucier de son auteur, parce qu'elle me donne la preuve irréfutable qu'on s'est intéressé à Proust dans les universités étrangères bien plus tôt qu'en France. Faÿ, qui avait déjà « passé deux hivers aux États-Unis à donner des cours et des conférences [...] sur les écrivains contemporains français », comptait y reparler de Proust au cours de l'hiver de 1921, puisque « votre œuvre, confiait-il encore à l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*, est fort admirée dans certains milieux intellectuels américains et commence à pénétrer dans ce public, que l'on dit à juste titre “gros”, surtout en Amérique ». Aux États-Unis, les étudiants s'étaient donc mis à travailler sur l'œuvre de Proust dès avant la mort de l'écrivain, alors que la publication du roman n'était pas même achevée. En France, il faudra attendre jusqu'aux années 1950 pour que des travaux sérieux sur la *Recherche du temps perdu* soient autorisés à la Sorbonne.

Jusqu'ici, je m'étais contenté de cette citation trouvée dans l'édition monumentale de la *Correspondance* de Proust procurée par Philip Kolb, universitaire américain qui fit lui-même une thèse sur cet écrivain dès les années 1930. Or Kolb n'avait pas vu l'original de la lettre en question. Il renvoyait aux souvenirs de la vie littéraire des années 1920 que Faÿ avait publiés en 1966, sous le titre *Les Précieux*, à la Librairie académique Perrin. Les ayant lus à mon tour, je sais désormais que Faÿ avait rencontré Proust chez Lucien Daudet pendant la Grande Guerre, qu'il le revit ensuite au Ritz, dont l'écrivain était devenu un client régulier à partir de 1917 et où il dînait souvent en compagnie de la princesse Soutzo et de Paul Morand, puis qu'il le retrouva chez Étienne de Beaumont lors d'un des « premiers grands dîners de paix » que le comte donna à la fin de 1918¹. Proust et Faÿ sympathisèrent à cette occasion, après que Faÿ eut distrait l'écrivain par le récit des aventures d'un jeune sergent héroïque et un peu fou, passé en conseil de guerre pour avoir malmené un major allemand prisonnier. Proust aurait dès lors poursuivi Faÿ afin que celui-ci lui fit rencontrer le sergent sadique.

Faÿ rapporte encore quelques anecdotes qui couraient en 1921

1. *Les Précieux*, Perrin, 1966, p. 43.

sur le compte de l'écrivain dans les salons parisiens où tous deux étaient reçus. À sa demande de sujets pour Columbia, Proust, à son habitude, lui répondit par une lettre compliquée, le rendez-vous, bien entendu, fut plusieurs fois différé, mais enfin, conduit par Odilon Albaret, Faÿ pénétra dans la nuit du 17 au 18 novembre 1921, vers trois heures et demie du matin, dans la chambre de l'écrivain. Sa visite, telle qu'il la relate, ressemble à plusieurs autres récits dont il s'inspire probablement, consciemment ou non, par exemple celui de Paul Morand, avec l'aile de poulet froid et le champagne rituellement servis à l'invité, tandis que l'hôte reste à jeun. Faÿ insiste sur l'« harmonie préétablie de [leurs] natures ¹ ». Il résume une discussion qu'ils eurent à propos de l'inversion : ils évoquèrent les dialogues de Gide sur la pédérastie qui circulaient alors sous la forme d'une vingtaine d'exemplaires privés et anonymes, et la sévérité de Proust à l'égard de *Corydon* gêna Faÿ, qui était par ailleurs assez lié à Gide. Puis Proust lui fit une longue leçon sur le sens de son œuvre, sur la genèse de ses personnages, sur la complexité de sa construction romanesque. De son côté, dans une lettre à Beaumont, Proust donna une version de cette visite qui diffère seulement sur les horaires : « J'ai encore dernièrement affirmé mon amitié pour vous à Mons[ieu]r Faÿ votre ami, qui a eu la gentillesse de venir passer un moment auprès de mon lit à deux heures du matin (et je crois bien l'avoir retenu jusqu'à quatre, dans notre studieuse cause-rie). Mais il partait le lendemain pour l'Amérique et n'a pas dû vous voir ². »

Faÿ embarqua le 19 novembre 1921 au Havre sur le *Touraine*, vieux paquebot de la Transat qui traversait l'Atlantique en dix jours. Quand il revint à l'été de 1922, il reprit contact avec Proust, mais « une série de quiproquos et de brouillaminis retardèrent [leur] entrevue ³ ». Plusieurs lettres enchevêtrées de Proust suivirent, la dernière se terminant par ceci : « J'aimerais tant vous voir. Les vibrations du plaisir que j'eus à causer avec vous ne sont pas encore chez moi, si oublieux pourtant, tout à fait assoupies. » Le mot sur l'oubli des amis rappelle l'expression que Proust avait employée lors du départ de Morand pour Rome en décembre 1917 et qui devait marquer celui-ci jusqu'à la fin de sa vie, quand il comprit enfin la

1. *Ibid.*, p. 94.

2. Lettre à Étienne de Beaumont, 17 décembre 1921, *Correspondance*, *op. cit.*, t. XX, p. 589.

3. *Les Précieux*, *op. cit.*, p. 103.

« vérité profonde » de cette pensée après la mort de la princesse Soutzo en 1975 : « Je suis triste, non parce que vous partez, mais parce que je vais vous oublier¹. » Mais la lettre à Faÿ se terminait par un post-scriptum moins grave relatif au sergent dont le récit des actes de cruauté les avait rapprochés : « Qu'est devenu le soldat en voie d'anthropophagie ? » Faÿ se rendit rue Hamelin au chevet de Proust une seconde et dernière fois en août 1922, mais la visite, dit-il, fut abrégée par le mauvais état de santé de son hôte.

Proust fut impressionné par les nouvelles que Faÿ lui rapportait d'Amérique. Il signala à plusieurs de ses correspondants les succès de son œuvre aux États-Unis, notamment à son ami Walter Berry, le président de la Chambre de commerce américaine de Paris : « Il paraît que vos compatriotes restés au-delà des mers sont très gentils pour moi et demandent tout le temps des conférences sur *Sodome et Gomorrhe*. Mais je préfère l'Américain de Paris². » J'imagine que Faÿ s'était abstenu de lui faire part des explications qu'il devait donner dans *Les Précieux* à l'engouement de « certains milieux intellectuels américains » pour la *Recherche du temps perdu* : « Les Américains aiment l'actuel, qu'ils confondent avec le vivant », ce qui n'est pas encore bien méchant³. Mais ceci l'est davantage : si l'on parlait tant de Proust dans l'Amérique du début des années 1920, estimera Faÿ en 1966, c'est que « le plus grand journal de New York, le *New York Times*, celui qui possède les meilleures rubriques littéraires, appartenant à un israélite, rédigé par des juifs et fort curieux de toutes les gloires ethniques juives, Proust trouvait là des thuriféraires zélés, dévoués et puissants⁴ ». Même si les engagements de Faÿ ne furent jamais, me semble-t-il, déterminés par l'antisémitisme, des analyses de ce genre ne sont pas bienveillantes.

En 1921 et 1922, à l'époque de ses visites rue Hamelin, Faÿ était un parfait jeune proustien, lettré, mondain, dandy, moustachu comme son modèle, un brin antisémite, habitué des salons parisiens du faubourg Saint-Germain et des salons new-yorkais de la Cinquième Avenue, prêt à entrer dans la secte des proustolâtres de l'entre-deux-guerres : « *He is very Prousty-Prousty indeed* », disaient ses auditeurs

1. Paul MORAND, *Lettres de Paris*, Arléa, 2008, p. 132 ; *Journal inutile*, Gallimard, 2001, 2 vol., t. II, p. 297, 513 et 738.

2. Lettre à Walter Berry [8 décembre 1921], *Correspondance*, *op. cit.*, t. XX, p. 570.

3. *Les Précieux*, *op. cit.*, p. 60.

4. *Ibid.*, p. 86.

et surtout ses auditrices après ses conférences de 1921 et 1922, dont quelques dames du monde qui donnaient de beaux dîners en son honneur à New York, Chicago, San Francisco, Saint Louis, La Nouvelle-Orléans et Charleston¹. L'automne suivant, au fond du Midwest, dans l'université de l'Iowa, il suscita parmi ses étudiants un petit clan d'initiés qui voulurent faire quelque chose pour Proust. Ils firent déposer une gerbe de fleurs sur sa tombe au Père-Lachaise pour le premier anniversaire de sa mort !

Sans aucun rapport avec la première, la deuxième raison de ma curiosité pour Faÿ tient au fait qu'il fut un américaniste français de premier plan, espèce trop rare hier comme aujourd'hui, alors que tant de choses rapprochent l'histoire de nos deux pays, depuis la guerre d'Indépendance jusqu'aux deux guerres mondiales et au-delà, et tandis qu'aux États-Unis les historiens de la France forment une imposante cohorte d'hommes et de femmes passionnés et inventifs². Ce déséquilibre reste pour moi une bizarrerie, et les mésaventures de Faÿ n'y sont peut-être pas pour rien. Familier de l'histoire des États-Unis depuis leurs débuts comme de l'Amérique contemporaine, sous ses aspects politiques et culturels, habitué des campus aussi bien que des salons, Faÿ, américaniste virtuose, figure comme une brillante exception dans la France de l'entre-deux-guerres, sans parler de la suite.

Je crois comprendre un peu mieux à présent d'où lui vint sa vocation américaine. Ayant souffert d'une poliomyélite durant son enfance, étant resté alité entre les âges de cinq et treize ans, et en ayant conservé une coxalgie de la hanche — il boita fort durant toute sa vie et il se déplaçait avec une canne —, Faÿ, qui avait été élève au lycée Condorcet de 1907 à 1911, puis étudiant de lettres classiques à la Sorbonne de 1911 à 1914, et qui venait d'être reçu à l'agrégation des lettres en 1914, avait été réformé, mais il s'engagea dès le mois d'août 1914 dans la Croix-Rouge aux armées. Il servit d'abord dans un hôpital franco-belge à Calais, avant de rejoindre la section d'ambulance aux armées, service de secours aux blessés que le comte Étienne de Beaumont (1883-1956) mettait alors sur pied et où il allait recruter le Tout-Paris sous des uniformes d'opérette. À

1. *Ibid.*, p. 108.

2. Voir les témoignages sur la France de quelques-uns d'entre eux dans *Pourquoi la France ?* (trad. fr., Éd. du Seuil, 2007). Les américanistes français seraient bien en peine de réunir un pareil volume.

la Croix-Rouge aux armées, on n'était pas des planqués de l'arrière — ambulancier au 32^e corps d'armée, Faÿ reçut la croix de guerre à Verdun en 1917 —, mais ce fut aussi un monde merveilleux, celui de *Thomas l'imposteur*. Un épisode est archi-connu, relaté par Faÿ parmi d'autres. Je le rappelle quand même pour mémoire : un soir, dans la salle à manger d'un hôtel réquisitionné, Beaumont descendit l'escalier en pyjama noir, suivi de Cocteau en pyjama rose, tous deux portant des bracelets d'or aux chevilles, devant le général Douglas Haig et tout son état-major attablés à dîner¹.

Puis Faÿ se vit affecté à la liaison auprès du corps expéditionnaire américain à partir de janvier 1918 et partagea son temps entre les armées et Paris, entre les horreurs du front et la frivolité de l'arrière : « Dans cette guerre qui ne cessait de se durcir, l'après-guerre pointait », notera-t-il (*ill. 2*)². Il perdit sa mère en 1917, son frère aîné, Maurice, ingénieur des Ponts et Chaussées, engagé dans l'aviation, périt également en 1917, puis son second frère, François, officier de marine, mourut en 1919, de retour de Chine où il avait contracté une maladie pendant la guerre. Mais, dans son fabuleux hôtel de Masseran, derrière les Invalides, Beaumont, mondain et mécène passionné des arts contemporains, donnait à nouveau des fêtes qui réunissaient les dames du faubourg Saint-Germain, comme la comtesse Joachim Murat, née Thérèse Bianchi, la duchesse de Rohan, née Herminie de Verteillac, et sa fille Marie, princesse Lucien Murat et future comtesse de Chambrun, la duchesse de Clermont-Tonnerre, née Élisabeth de Gramont, la princesse de Polignac, née Winnaretta (« Winnie ») Singer, la princesse Eugène Murat, Violette, ou la vicomtesse Charles de Noailles, Marie-Laure, et les écrivains, peintres et musiciens dans le vent, Cocteau et Crevel, Picasso, Braque et Picabia, Erik Satie et Darius Milhaud, ainsi que l'ubiquitaire abbé Mugnier, et Bernard Faÿ en était, comme on en était chez les Verdurin. La paix venue, Beaumont, avec sa femme, Édith, finança des ballets, des films et des expositions d'avant-garde, et il servit de modèle à Raymond Radiguet pour le héros de son second roman, *Le Bal du comte d'Orgel*, tandis que le comte Robert de Passavant des *Faux-Monnayeurs* n'est pas non plus sans lui ressembler. Morand, Cocteau, Crevel, Lucien Daudet, Maurice Sachs, Marc Allégret, Léonide Massine ont chacun

1. *Les Précieux*, *op. cit.*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 40.

laissé un portrait de lui, ainsi que Faÿ dans *Les Précieux*. C'est à la Croix-Rouge aux armées que celui-ci gagna son ticket d'entrée dans les salons parisiens et qu'il fut initié à la vie littéraire.

C'est aussi là qu'il découvrit l'Amérique, au contact des Américains et des Américaines de la Croix-Rouge, comme Gertrude Stein et Alice Toklas, qui finirent la guerre au volant d'une ambulance, ou auprès des soldats du corps expéditionnaire : « Ce fut mon premier voyage en Amérique, il en amorça d'autres. [...] Dans le remue-ménage des divisions, je n'aurais pas trouvé mes gens, si la vue d'enfants qui chiquaient ou maniaient des battes de base-ball ne m'avait orienté. Quand je voyais des milliers de jeunes gens nus se jeter dans toutes les rivières, lacs, ruisseaux, j'avais trouvé ma division américaine¹. »

L'un de ses camarades de guerre semble avoir joué un rôle particulier dans son destin américain : Avery Claflin (1898-1979) qui, avant l'entrée en guerre des États-Unis, avait interrompu ses études à Harvard pour s'engager dans une section sanitaire automobile. Il prit part aux combats devant Verdun, se lia à Faÿ sur les champs de bataille et reçut lui aussi la croix de guerre. Dans *Les Précieux*, une photo le montre auprès de Faÿ devant une ambulance de Beaumont, « le jour de l'entrée des troupes françaises à Metz », c'est-à-dire le 19 novembre 1918, avec à leur tête le général Pétain qui fut élevé à la dignité de maréchal de France en ce jour mémorable (*ill. 1*)². À son ami, qui était un musicien et un apprenti compositeur, Faÿ fit rencontrer Milhaud, Francis Poulenc et Georges Auric chez les Beaumont. Claflin prit des leçons avec Satie aussitôt après l'Armistice, avant de rejoindre Harvard où il obtint son diplôme en 1921. Il devait signer en 1929 avec Faÿ un livre sur l'Amérique, *The American Experiment*, mais entre-temps il était entré dans la banque, à la French American Banking Corporation, filiale du Comptoir national d'escompte de Paris établie à New York en 1919, où il devait terminer sa carrière comme président tout en continuant de composer des opéras. Aujourd'hui, il reste connu pour un madrigal, *Lament for April 15* (1955), dont le texte suit les instructions des impôts sur le revenu, dus aux États-Unis ce jour-là de l'année.

Faÿ le suivit outre-Atlantique : « J'avais besoin d'oubli, de travail dur, de visages nouveaux ; une occasion se présenta, je partis pour

1. *Ibid.*, p. 39-40.

2. *Ibid.*, p. 42.

l'Amérique¹. » Libéré en mars 1919, il fut admis à Harvard dès la rentrée suivante comme *graduate student* et il y obtint un *Master of Arts* au printemps de 1920. Il était le troisième lauréat de la « Victor Emmanuel Chapman Memorial Fellowship », bourse destinée à un étudiant français qui avait été créée en 1917 à l'initiative de John Jay Chapman, avocat et écrivain de New York, et ancien de Harvard, en souvenir de son fils. Victor Chapman, né en 1890, diplômé de Harvard en 1913, était parti aussitôt pour Paris afin d'étudier l'architecture aux Beaux-Arts. Il s'était engagé dès 1914, d'abord dans la Légion étrangère, puis dans l'« escadrille La Fayette », composée de volontaires américains dans l'armée française, et il avait été le premier à mourir au combat dans son avion, près de Verdun, le 23 juin 1916². Sélectionné par un comité réunissant des universitaires français ayant enseigné à Harvard, ainsi que le président du cercle « Autour du monde », fondation créée par le mécène Albert Kahn, Faÿ avait été présenté à Paris, au printemps de 1919, par Émile Legouis, professeur de littérature anglaise à la Sorbonne et familier de Harvard, secrétaire du comité de sélection, au doyen de la *Graduate School of Arts and Sciences*, l'historien Charles Homer Haskins, l'un des trois conseillers que le président Woodrow Wilson avait emmenés avec lui à la conférence de paix pour négocier le traité de Versailles³.

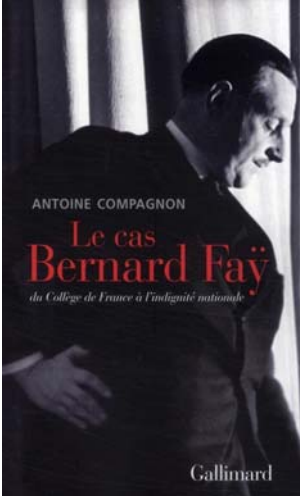
C'est son ami américain de Verdun que Faÿ décrit avec émotion dans un article qu'il donna à la revue des étudiants de Harvard en juin 1920, au terme de son séjour : « Un jour à Verdun en août 1917, un jour de lassitude, vers cinq heures, j'aperçus à travers la poussière et la lumière étincelante du soleil un jeune homme qui était penché à un point d'eau. Il lavait des vêtements. Son corps souple, ses gestes maladroits et gracieux, puis son regard et ses paroles lentes mêlées de sourires et de fierté m'attirèrent. Je le vis en plein danger. Je le vis en plein plaisir. Je le vis abandonné et recherché. Je l'étudiais avec passion. Je suivis chacun de ses gestes et chacune de ses pensées. Je compris l'harmonie de son être, faite de joies, de

1. *Ibid.*, p. 56.

2. Voir *Victor Chapman's Letters from France, with Memoir by John J. Chapman*, New York, Macmillan, 1917.

3. Carte postale d'Émile Legouis à l'administration de Harvard, 3 juin 1919, dossier de Bernard Faÿ, archives de Harvard. Voir Émile LEGOUIS, « Impressions de Harvard », *Revue internationale de l'enseignement*, 15 avril et 15 mai 1914, p. 245-255 et 344-357, et « Amitié américaine. La bourse Victor Chapman », *Journal des débats*, 26 avril 1917, et *Bulletin de la société « Autour du monde »*, juillet-octobre 1917.

<i>Préface.</i> Quinze minutes de célébrité	7
I. Proust en Amérique	13
II. Un jeune homme moderne	30
III. Élu au Collège de France, et exclu	50
IV. Le meilleur ami français de Gertrude Stein	70
V. Le chargé d'affaires du gouvernement français pour les questions maçonniques	92
VI. Fasciste après coup	115
VII. Mes deux meilleurs amis : Carl Schmitt et Bernard Faÿ	129
VIII. Chez les Jeunesses hitlériennes	148
IX. Un jésuite déguisé en bibliothécaire	157
X. La popote de la rue Tronchet	172
<i>Épilogue.</i> Louis II de Bavière en Patagonie	191
 <i>Index</i>	 201
<i>Remerciements</i>	209



Le cas Bernard Fay Antoine Compagnon

Cette édition électronique du livre *Le cas Bernard Fay*
d' *Antoine Compagnon*
a été réalisée le 10/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en octobre 2009 (ISBN : 9782070126194)
Code Sodis : N32241 - ISBN : 9792070285951